

L'istoire sans h

Léa a trente ans, a séjourné dans une quinzaine de villes, soit sept pays différents sur deux continents, sans compter la France où elle vit depuis sa naissance. Elle a vécu dans quinze logements différents ailleurs que dans la quinzaine de villes où elle a séjourné sur des temps plus courts. Au total, onze villes, six départements, quatre régions, quatorze déménagements, peut-être quinze bientôt. Je ne l'ai pas revu depuis que je l'ai aidé à faire son douzième déménagement, soit il y a à peu près deux ans. Je reçois de temps en temps des nouvelles par sms, qui ressemblent davantage à des messages radio mais écrit : « En Creuse. Stop. Vais bien. Stop. Dois changer un roulement. Stop. Peux plus bouger loin. Stop ». Nous avions pris l'habitude de communiquer ainsi lorsque les sms était payant en fonction du nombre de caractères envoyés. Bien sûr, « stop » n'étant pas écrit en entier, une traduction était nécessaire. Voilà à quoi aurait ressemblé le message originel si nous étions toujours au début des années 2010 : « EnCreuseSvaisbienSdoischangerunroulementSpeuxplusbougerloinS ».

La communication n'est pas le principal point faible de Léa. Léa n'aime pas les maths mais ne peut s'empêcher de compter. Combien d'heures de sommeil si elle se réveille à 9h, combien de kilomètres entre chez elle et partout ailleurs sans autoroute, combien de kilomètres entre partout ailleurs et chez elle avec autoroute, combien de brossages de dents avec un tube de dentifrice, ses pas mesurent-ils bien un mètre si elle étend ses jambes au maximum, combien mesure la surface d'une toiture à deux pans inclinés sachant que les tuiles ont un galbe médian... beaucoup de questions dont elle cherche rarement la réponse, ou la trouve de manière complètement approximative et injustifiée. Cela lui a valu quelques inconvénients, notamment lorsque, adolescente, elle a commencé à chercher l'orientation professionnelle de ses rêves. Léa voulait être dessinatrice d'observation mais a du mal à comprendre les espaces et les volumes. Léa voulait être archéologue mais a du mal à comprendre la linéarité du temps. Léa voulait être traductrice de toutes les langues mais ne sait imiter que les accents et connaît uniquement l'alphabet en langue des signes ainsi que « je t'aime » en six langues. Léa voulait être géographe puis géomaticienne (mélange de la géographie et de l'informatique), historienne, astronome, biologiste, botaniste, architecte, actrice et dramaturge et chanteuse d'opéra (j'en oublie sûrement). Mais Léa, en tant que bonne observatrice, a choisi un autre métier qui lui permet de tout combiner : flâneuse professionnelle. D'aussi loin que je me souvienne, ce choix l'a toujours rendu aussi fauchée qu'heureuse.

Léa est dispersée et fantasme le jour où elle trouvera l'endroit exact où elle vivra jusqu'à sa mort (bien qu'elle ait conscience que ce jour n'arrivera pas,

« l'endroit » n'étant pas le problème et sa mort ô combien lointaine). Léa a lu dans l'un de ses romans favoris que le mot pérégrination vient d'une ancienne secte russe nommée « les Bieguny ». Leur principe idéologique s'articule autour du voyage ; tant qu'ils se déplacent, le mal ne peut pas s'ancrer, le mouvement leur apporte le salut. Léa n'y croit pas, elle ne prend pas les vessies pour des lanternes, elle n'est pas dupe, pour elle tout n'est pas blanc ou noir, mais qui ne tente rien n'a rien, pierre qui roule n'amasse pas mousse, elle n'est pas là pour enculer les mouches et tutti quanti. Tant qu'elle n'aura pas passé l'arme à gauche, elle bougera. Léa aime les expressions françaises mais là n'est pas la question.

Léa est rarement seule et lorsqu'elle l'est, elle ne l'est pas vraiment. Elle trimballe avec elle une clique imaginaire construite à partir de personnes existantes ou ayant existé : un vieux serbe, une grand-mère italienne, elle-même enfant, un chat noir, un sage chinois réincarné en orange sanguine momifiée et piquée de clous de girofle... Mais comme je vous le disais plus tôt, Léa n'est pas dupe et sait que ses personnages imaginaires sont fictifs, elle a juste besoin d'organiser ses pensées en donnant le change et parfois, en écrivant. Vous vous demandez sûrement pourquoi je vous raconte tout ça sur Léa, j'entends. Cependant, vous aurez besoin de ces informations pour comprendre ce qui va suivre. Durant son dernier périple-slash-voyage-slash-visite-slash-expédition-slash-divagation-slash... elle me fit parvenir par mail, un texte que je mets ici en copie (vous trouverez de trop nombreuses notes de bas de page que je me suis permis d'ajouter pour une meilleure compréhension du texte de Léa) :

« Passons par Le Point du jour, uniquement à l'aurore. Continuons vers Angoisse, Thenon (c'est ici que, comme nous le comprendrons plus tard, nous avons perdu le h, trop attaché au T pour s'en séparer, ainsi qu'un auto-stoppeur qui travaillait la terre mais que nous ne recroiserons jamais). Faisons un détour par Quelque-Chose-Cuba, Le Bugue, Le Buisson¹ puis nous y voilà, vous la voyez, nous l'avoyons².

La ligne qui ébauche les contours de la ville n'est pas matérielle. Elle est faite d'une lumière qui passe au travers des murs et trace un axe orthonormé faisant fi de la matière et de ses aspérités. Parfois horizontale, parfois verticale, en fonction de la motivation du soleil,

1- Nom des villes et des lieux dits empruntés par Léa pour arriver jusqu'à sa destination.

2- Léa utilise la première personne du pluriel. Je n'ai jamais su si elle était accompagnée d'une personne réelle ou imaginaire.

elle occulte une partie des habitations, restreintes à devenir pour un temps, un jour ou deux tout au plus, le squelette architectural d'une ville dormante³. Souvent, l'exaltation du soleil est forte et la lumière lèche la cime de la ville des heures durant, comme si un cercle parhélique, halo de l'étoile la plus chaude, était descendu s'allonger sur les toits.

Pour être plus fidèles à la réalité, nous pourrions imaginer un peintre, muni d'un pinceau ou d'un rouleau gorgé de clarté, tracer une ligne droite et parallèle au ciel, sans discontinuer sur l'ensemble des bâtiments afin d'en délimiter la zone à remplir.

Seules les ombres de pigeons camouflés de bleu-charrette ou bleu pétrole, de vert de gris ou de vert-veine, en fonction des changements météorologiques, viennent entacher pour quelques secondes le monochrome lumineux, aveuglant. À ce moment là, c'est dans la partie vierge de la ville que tout se passe. L'ombre réveille l'organisation millimétrée des constructions de naguère, alternance de pierres et de pierres. Les rues pavées croisent d'autres rues pavées dans un mouvement de fractales approximatives. Vue du dessus, la ville s'apparente au tapis de Sierpiński⁴ (il se fabrique en découpant un carré en neuf carrés égaux avec une grille de trois par trois, et en supprimant la pièce centrale, puis en appliquant cette procédure indéfiniment aux huit carrés restants. ...et ce jusqu'à disparition de l'espace), si celui-ci se retrouvait coincé dans une tranche d'agate. De coupe, la ville prend la forme de la surface quadratique de Koch⁵, pyramide composée d'une multiplication de formes géométriques identiques mais ici, déformée par le soleil.

Les pavés, disposés de manière méthodique forment une queue de paon à effet glitch décoloré, interminable. Ils nous font arpenter la ville frénétiquement dans un unique sens de circulation, sans détours possibles. Quelques fissures aspirent les ombres et s'accaparent leur fraîcheur. Les fissures, les interstices, les hiatus, seules échappatoires. Les volutes créées par les succions du mur viennent creuser un monde souterrain invisible. Les andrones⁶, impropre à la circulation pour

3- Tout au long de son récit, nous ne connaîtrons jamais le nom de la-non-dite ville.

4- Wacław Franciszek Sierpiński, mathématicien polonais du 20ème siècle, connu pour ses contributions à la théorie des ensembles, la théorie des nombres, la théorie des fonctions et la topologie.

5- Niels Fabian Helge von Koch, mathématicien suédois du 20ème siècle qui a donné son nom à l'une des premières fractales : le flocon de Koch.

6- Ici, espace vide mitoyen entre deux maisons voisines, recueillant les eaux de toiture et les eaux usées.

les hommes et sans hôtes font figure d'accès à ce monde. On gardera d'elles l'image d'interstices purement fonctionnels. L'androne numéro treize, elle, est un hiatus fictionnel.

L'androne numéro treize a de particulier qu'elle est en tout point conforme aux autres andrones. Elle a écumé le bran des êtres, recueilli les eaux souillées, déversé les flux et les reflux des vaisseaux du corps de la ville. L'androne numéro treize a évacué la matière, tangible comme éthérée, de l'espace pudique à l'espace public. Elle a gardé en elle la mémoire olfactive des siècles passés, des morts, des vivants et des autres. Ses murs vibrent de sourds souvenirs sans appartenance.

L'androne numéro treize forme une fente, incision discrète et sévère, aujourd'hui cicatrice sibylline de la ville étreignante. Quarante centimètres de couloir axé est/ouest, vestige d'une époque que l'on pensait obscure.

L'androne numéro treize a de particulier qu'elle est nommée l'androne numéro treize. Un 1 et un 3 tracés à même le mur orne l'orée de la déchirure. D'un rouge sang coagulé s'étant patiné sur une pierre trop blanche pour le soleil, le 13 est là, vaillant, majeur levé, affront contre tous les triskaïdékaphobes⁷. Sa prestance vient contrarier toutes les fois où, sur de nombreuses portes, il fut effacé au profit du 12B.

Parce qu'elle est farouchement semblable aux autres, l'androne numéro treize mérite d'être vue. Non. Regardée. Tenter de la survoler n'est pas possible, elle n'est visible ni sur les cartes IGN ni sur les cartes postales. Qui voudrait envoyer à une amante une belle photographie d'anciennes latrines obturées par un amoncellement de gravats, si ce n'est pour figurer l'annonciation d'une rupture proche ou, a contrario, déclarer l'amour zélé d'un géomaticien pour sa douce en quête d'istoire sans h. Notons que l'istoire sans h n'est ni la petite ni la grande histoire. L'istoire sans h n'a pas de jugement de valeur ni de majuscule. Sa première lettre, le i est le symbole de l'androne numéro 13, comme le μ est le symbole qui divise par un million. Cependant, ici, rien de mathématique, juste du plastique. Si i intègre, par exemple, le calcul $i(x)^2$, il n'existera pas un nombre définissable d'andrones numéro treize et le calcul s'annulera de lui-même. Ici, rien de mathématique, juste du plastique. Le h est resté dans la ville de Thenon, le i est une porte.

L'androne numéro treize, comme nous l'apprenions plus tôt, est

7- Personne ayant la phobie du nombre 13.

semblable aux autres andrones. Pour en effleurer les contours, l'œil doit attendre que l'obscurité le pénètre durant quelques secondes. S'il est patient, l'œil discerne distinctement et rapidement le fond de l'androne numéro treize. Si, excité par les secrets qu'il espère y découvrir, l'œil fait tressauter sa pupille, il peut éplucher par strates la composition interne de i.

Quelques secondes.

Son sol est jonché de bois. Une poutre dégauchie et rabotée par la main de l'homme suit l'axe du silence entre les deux murs. Ternie de poussière et grisée par le manque de lumière, elle se confond avec son abri minéral. Un détail la ramène d'outre-tombe et la relègue au rang de vestige organique. L'eau, le vent et les xylophages, probablement d'un commun accord ont rongé un tiers de la poutre, laissant les copeaux former un paillage, prêt à accueillir une nouvelle végétation. Seulement, pour pousser, l'herbe a besoin d'ancrer ses racines et de pointer vers le soleil. Le mince rayon de lumière zénithale et la dureté de la pierre laissent peu de place à la verdure, seul le vent s'y engouffre.

Laissée là, la poutre tendait jadis à un autre dessein. Pour preuve, couchée contre elle, une autre poutre, plus travaillée laisse entrevoir les prémices d'une construction élaborée. Un reste d'échelle ou de limon d'escalier, lui aussi rongé par le temps.

Trente secondes.

Plus loin, une étroite colline de gravats obstrue l'androne numéro treize. Elle se compose de pierres, semblables à celles qui façonnent les murs de la ville, rongées par des insectes pétrophages⁸ n'ayant jamais existé, ou, du moins, dont nous n'avons jamais eu connaissance. Quelques pierres de taille intactes parsèment ça et là l'androne. Uniques formes flottantes, devançant un mur flou, gardiennes d'un vide fragile et poussiéreux, exempt de vie.

8- Après recherche, je confirme que les « insectes pétrophages » n'existent pas, le mot pétrophage est un néologisme utilisé parfois de manière imagée pour l'utilisation excessive du pétrole et non de la pierre. Cependant, son étymologie latine est composée de petros (pierre) et de fagos (glouton).

Trente secondes plus tôt.

L'œil, rempli d'ombre, a vu. Il a vu ce qui était visible mais a instinctivement occulté ce qu'il aurait pu imaginer, ce qui aurait dû advenir. Il est resté en surface, a juste effleuré du bout de la cornée. Il ne s'est pas demandé l'utilité de l'échelle, indice prégnant d'une histoire marginale, pourtant essentielle. C'est ainsi que l'œil, sûr de son observation, a étouffé le monde souterrain.

Agrippé en haut d'un mur, un corbeau de pierre⁹ guette. Il ne supporte ni poutre ni vierge, a perdu sa fonction première. Un sifflot à la bouche, silencieusement, il nous invite à partir. Vite. « Chiens, chats, pigeons s'introduisent dans le bâtiment lorsque la porte d'accès rue S.... N..... reste ouverte. MERCI de veiller à ce que la porte du hall d'accès reste close de nuit comme de jour (pas à clé pour autant) ». No consignes concernant le corbeau.

Ailleurs, avant que la ville ne nous chasse de sa lisière, nous remarquons au sol, un vide qui refait surface. Un cercle parfait, plus vieux que l'humanité, gît sous le poids d'une plaque de verre. Les queues de paon lovent ses contours et poursuivent leur route sans nous. Sous le verre, une sueur végétale ruisselle. Asplenium ceterach et trichomanes, galium aparine, polypodium cambricum, erigeron floribundus, cymbalaria muralis et parietaria judaica¹⁰, s'écrasent contre la paroi. Toutes ces plantes ont poussé des entrailles d'une oie dont les ossements ont eux-même poussé l'homme à combler le vide ; la mort d'un tel animal étant trop ordinaire pour rester sous notre regard. Génération après génération, le cercle était garni de terre et de paille. Comme cela, l'unique montagne du monde souterrain s'érigea par la cime et modifia considérablement l'altitude de la ville. L'homme, de peur que la cité ne devienne plateau puis falaise, abdiqua. Depuis le sol, la montagne s'écoule et se fraye un passage entre les caves voûtées des habitations pour enfin, venir se reposer au creux des nappes phréatiques gorgées d'eau. Le point culminant de la montagne, couvert de toutes

9- Pièce d'architecture en bois, pierre ou métal dont la face antérieure est ornée de moulures ou de sculptures, et ses deux faces latérales planes. Le corbeau est destiné à supporter une pièce de charpente, une corniche, une colonne et de nombreux autres éléments architecturaux.

10- Dans l'ordre : Cétérach officinale (fougère) et capillaire des murailles, gaillet gratteron, polypode austral, vergerette annuelle, cymbalaire des murs, pariétaire de Judée.

ses plantes est l'unique fenêtre donnant sur les soubassemens de la ville. Toutefois, il n'en est pas le seul accès car, aujourd'hui encore, ce qui fait état d'absence à la surface révèle en négatif l'abondance souterraine. Les arbres et les plantes parsemés dans la ville sont un témoignage de ce monde.

Nous n'en connaissons rien d'autre, si ce n'est la peinture saturée de sulfate de baryum¹¹ utilisée par le peintre pour couvrir la ville de lumière et le son. Le son du monde souterrain passe au travers de toute forme de vie. Il prend la forme d'un raclement de gorge, d'un claquement d'aile, d'un souffle qui s'engouffre, d'un grondement transformé en ronronnement félin, du silence.»

J'ai reçu ce texte, non pas en pièce jointe mais directement dans le corps du mail, le 14 février 2022 à 08h08 avec comme objet « l'istoire sans h ». Comme à son habitude, Léa n'a pas tenu compte des convenances sociales attendues lors d'un échange interactif... Sans bonjour, ni au revoir, sans explication quelconque ni même une petite phrase sympathique du style « What's up ? », ni signature ; elle a copié-collé son texte et a cliqué sur « envoyer ». Si je ne connaissais pas si bien Léa, j'aurai supprimé son mail, puis j'aurai supprimé son mail de la corbeille « définitivement ». Cependant, elle avait attendu 08h08 pile pour l'envoyer (trop tôt par rapport à son heure de réveil habituel), clin d'œil au jeu secret que nous avions mis en place lorsque nous étions enfants. 10H10, J... pense à moi, 15h15, O... pense à toi, 20h20, T... pense à nous, etc. La 8ème lettre de l'alphabet, le H, n'est donc pas tout à fait resté à Thenon.

Je n'ai jamais vu Léa dessiner ni même prendre une simple photo souvenir avec son portable (ce qui lui est de toutes façons impossible vu l'état de décrépitude avancé de son téléphone qui ne capte nulle part mais qui reçoit tout de même les sms, à peine lisibles, tellement l'écran est rayé. Elle s'en sert comme réveil, uniquement les week-end). Je me souviens d'un échange que nous avions eu à propos de l'image dans notre société actuelle, en tout cas ce que nous en connaissions à l'époque. Nous en avions conclu toutes deux que les images, comme les objets étaient des biens de consommations, point. Que « trop c'est trop » et « fuck le capitalisme ». Nous avions seize ou dix-sept ans et manquions d'objectivité, ou pas. Léa a continué de boycotter la fabrication et l'achat d'images et d'objets (sauf ceux qui ont une utilité directe dans son

11- Peinture la plus blanche du monde. Des scientifiques cherchent à utiliser ses capacités réflectives pour contribuer à la lutte contre le réchauffement climatique.

quotidien rudimentaire) et parfois, je l'envie.

Depuis qu'elle sait écrire, Léa écrit des mots qui forment parfois des phrases et quelques fois des textes qu'elle ne lit à personne. C'est pourquoi j'étais à la fois étonnée de recevoir ce texte, agacée que, pour une première, elle n'y mette pas les formes puis reconnaissante qu'elle m'accorde sa confiance. Lorsqu'à la suite de ce mail j'ai tenté de lui répondre pour savoir où elle se trouvait et si nous pouvions nous voir, je reçus une réponse automatique. «Je suis absente du 14 février au 20 mai 2022 inclus. N'ayant pas accès à ma messagerie pendant cette période, je prendrai connaissance de votre message à mon retour. En cas d'urgence, je ne suis pas la personne à contacter». Mes sms restèrent eux-aussi sans réponses. Stop.

Quelques semaines passèrent et je laissais de côté le mail de Léa pour me concentrer sur mon travail et mes occupations. Toutefois, une phrase me trotte en tête de plus en plus souvent : « l'istoire sans h n'est ni la petite ni la grande histoire ». De quelle « istoire » Léa parle-t-elle ? Enfant, elle inventait des récits rocambolesques faits d'enchaînements d'événements incongrus, menant bien fréquemment à l'explosion de la planète entière. Un exemple. Mon frère jette un chewing-gum par la fenêtre de la voiture, le chewing-gum atterrit sur une route en contrebas ; par malheur, un camion-citerne passe à ce moment précis, le chewing-gum avec la gravité, la chaleur et la vitesse s'étale sur une bonne partie du pare-brise du camion, obturant la vision du conducteur ; coup de frein trop brutal, le camion-citerne finit dans le fossé et commence à faire des tonneaux jusqu'à une usine nucléaire en contrebas. Bim. Explosion. Fin de la planète Terre (pas « fin de l'histoire » : quelques survivants décident de conquérir Mars mais je vous épargnerai les détails). Revenons à nos moutons. Je sais que la description de Léa concernant la ville est en partie fantasmée mais je soupçonne qu'elle ne se soit jamais déplacée pour visiter cet endroit. Donc, l'endroit existe-t-il ou pas ? Et surtout, pourquoi m'a-t-elle envoyé ce texte à moi ? Pour cette dernière question, je connais déjà plus ou moins la réponse, il s'agit d'une sorte de jeu auquel je ne peux qu'adhérer, elle sait comment attiser ma curiosité. Contrairement à Léa, j'exècre les questions sans réponses, elles m'empêchent de dormir. Ma rationalité, lorsqu'elle n'est pas comblée se transforme en obsession, justement irrationnelle. Léa s'amuse souvent de ce trait de caractère et m'appelle affectueusement « Géo Trouvetou ». C'est ainsi que depuis mon enfance j'ai engrangé des informations primordiales à mon développement personnel, comme, pour n'en citer que deux (mais non pas des moindres), le fait que la taille moyenne d'une girafe est de 4m20, qu'elle possède autant de vertèbres qu'un homme mais que chacune d'entre elles

mesure environ 40 centimètres.

Sans réponses à ces questions et n'attendant plus de retour de Léa, apparemment injoignable, je me met en tête de trouver la ville en question. Je me donne deux mois. Cependant, je ne compte pas errer comme âme en peine pour trouver un lieu qui n'existe peut-être pas. Mon improbable enquête se fera donc en plusieurs étapes méthodiques depuis chez moi. 1- Décortiquer le texte de Léa. 2- Étudier une carte de France pour retrouver les lieux où elle est passée. 3- Chercher dans quel type de ville se trouvent les andrones et les plantes citées. 4- Comprendre le lien entre les mathématiques et la ville. 5- Fabriquer des preuves/formes à partir du texte, qui pourraient être indicatrices de ce que je cherche. 6- Accepter que cette enquête est une sorte de défi dont le dénouement restera sûrement en suspens. 7- Advienne que pourra. 8- H.
Nous sommes aujourd'hui le 24 mars 2022, je commence.

